

## *Les Paysages de Souhairs / 2*

A partir d'une citation d'Ernst Bloch ; « *La forme n'est que le moyen d'atteindre une diction qui surpasse la parole, et en fin de compte la formulation d'un appel... C'est-à-dire la plénitude de l'espérance humaine.* »

**Pour aborder un sujet, un thème ou une situation, comment faire ?**

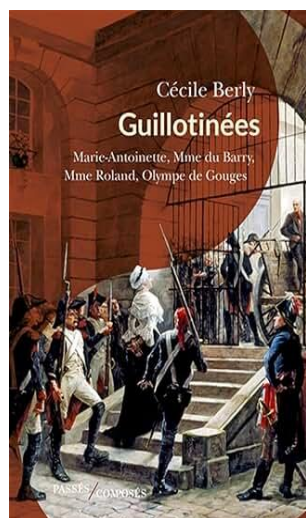
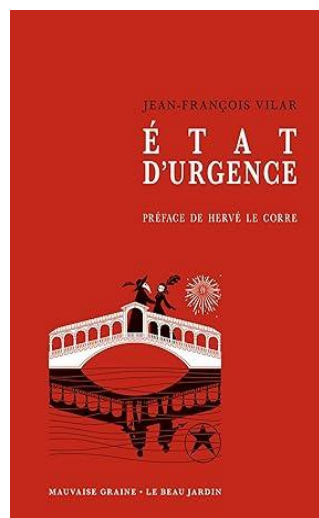
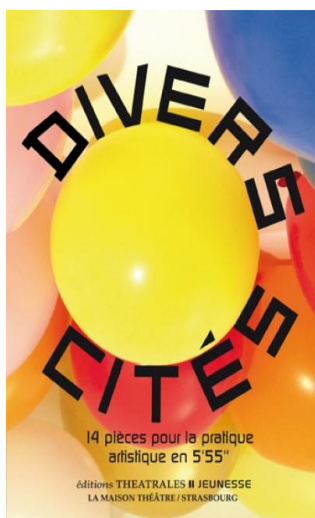
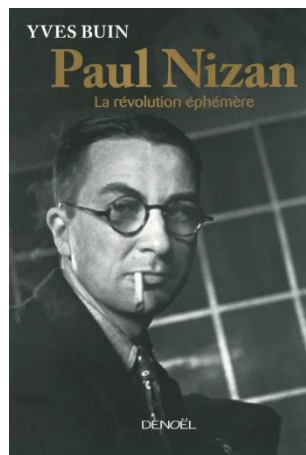
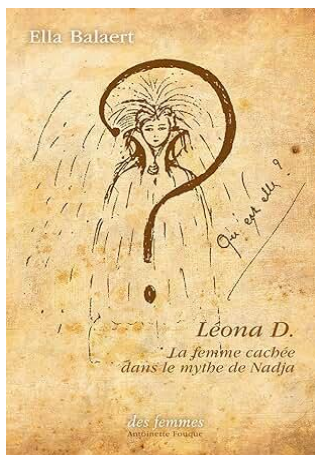
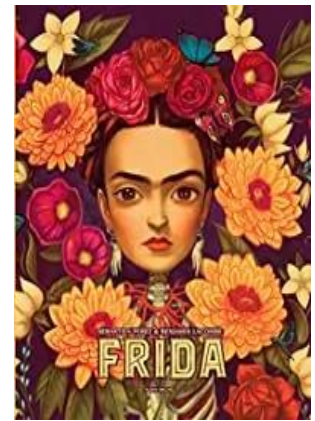
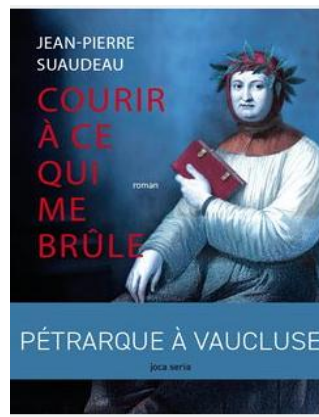
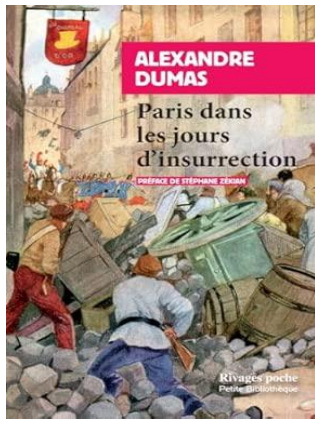
Que ce soit par un support de texte, une phrase, un incipit ou une image (photo ou peinture ?) Quelles peuvent être les différentes entrées ? Ou les différents points de vue ? Pour commencer ? Comme l'éclairage d'une scène, entre ce que l'on éclaire, ce que l'on garde dans l'ombre ou ce qui nous conduit à des interrogations ou des imaginaires ?

**L'auteur du texte à écrire : est-il dans son texte ?**

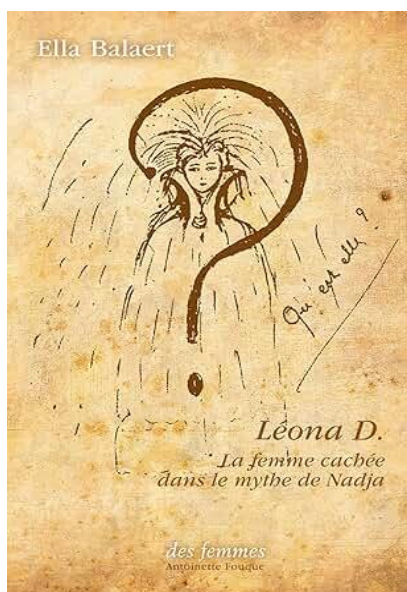
**L'auteur du texte à écrire : est-il extérieur à l'histoire qui s'écrit ?**

**Quel est l'appel singulier pour l'humanité induit par les couvertures de livres présentés ?**

**Donnez un titre à l'ensemble de ce qui vous a attiré et que vous avez choisi (image et titre du livre, connaissance de l'auteur...). Elaborez une courte légende, enfin, composez un texte littéraire ou poétique.**







Nadja, c'est comme un grand point d'interrogation...  
On ne sait d'où elle vient, qui elle est ?  
Nadja ne donne pas la vie, elle est la vie.

Nadja, tu n'es ni homme, ni femme, ni humain.  
Alors qui es-tu donc ? Non genre, comme on dit de nos jours ?  
Tu n'as pas d'âme, tu es âme.

Nadja, un mystère tourne autour de toi, pourquoi ?  
Tu te caches des hommes et tu as bien raison...  
Tu n'es ni sur terre, ni au ciel pourtant omniprésent.

Nadja, de poétesse à sorcière,  
Qui fait tomber la pluie de ta chevelure.  
Qui incante les esprits de la nature  
Avec grâce et délicatesse. Tu nous murmures tes ondes.

Nadja, qui es-tu vraiment, fruit de notre imagination ?  
Déesse de nos passions ? Quand te rencontrera-t'on ?  
Sous un ciel étoilé un ciel orageux, ou dans le néant ?  
Nadja, la Terre t'appartient mais tu ne le sais pas.  
Tu la dévoiles, la partage parmi les Hommes.  
Tu ne penses pas mal d'eux, pourtant...  
Nadja, ton mystère ne sera jamais percé.  
Tu es là et nulle part.  
Ton secret, c'est peut-être de nous laisser faire...  
Et nous regarder mourir, à petit feu.

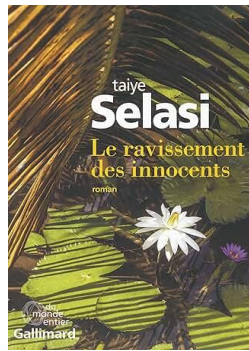


L'obéissance pose un problème, celui d'obéir, sans se poser de question, aux ordres établis, aux religions etc... Nous défilons tous ensemble pour une cause précise à une date fixée à l'avance. Alors pas moyen de marcher seul dans son quartier, un drapeau rouge à la main, au nom de la désobéissance ? Si vous pouvez toujours essayer, mais vous partirez seul et ne resterez qu'un à déambuler. Pas terrible pour les convictions et le moral. Oui mais voilà, il vous en faut plus que ça pour vous freiner dans votre élan. Alors vous en parlez à votre entourage, à vos amis. Ils vous regardent éberlués, étonnés comme si vous étiez un extra-terrestre.

Entendu je suis née dans une soucoupe volante, me voilà sur terre et je peux tout faire à l'envers. Je m'autorise à désobéir, me couche avec le soleil, me lève avec la lune. Dans ma tête, je cultive un jardin secret et récolte ses fruits. Oui, je transgresse les obligations, et ce n'est pas toujours facile de s'y atteler. Nous avons été élevés pour obéir afin d'éviter le chaos, l'anarchie. Alors toutes ces guerres, elles s'exécutent au nom de qui, au nom de quoi ? pour un bout de terre, une richesse qui ne veut se partager. Elle est sacrément gratifiante cette discipline. Autant passer outre et exprimer son désaccord. Oui je proteste, je dis non, ne suis pas soumise. Autour de moi j'ai déjà entendu : on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie. Eh bien essayez au moins une fois et vous constaterez par vous-même. Adieu les marches au pas, les moutons de Panurge. Même si certaines barrières sont devenues nécessaires pour la sécurité des cités, des pays je trouve regrettable que les habitants de ces lieux ne soient pas plus matures et aient recours à autant de polices.



Pleine lune sur un coin de cathédrale. Une tour surmontée semble-t-il d'une sculpture. À l'autre bout du spectre (!) colorimétrique mais pas forcément si éloigné, le livre *Frida* illustré par un portrait fleuri de Frida Kahlo, squelette apparent comme elle se représentait souvent, le visage entouré de fleurs parmi lesquelles des dahlias et des roses. Un point commun entre ces deux couvertures de livres : comment évoquer l'intériorité d'une architecture, d'un bâtiment ou par le portrait d'une personnalité en en représentant l'aspect extérieur ? Un portrait ne se contente que rarement de représenter un aspect physique, mais, tel celui de Dorian Gray, il est une représentation d'une personnalité comme la couverture d'un livre doit en principe être une représentation d'un avant-goût de son contenu ou à tout le moins aiguïser la curiosité du lecteur. Je ne connais aucun des deux livres ni leurs auteurs, seulement de l'un les grandes lignes de la vie et l'oeuvre de Frida Kahlo, sa maladie, son histoire d'amour avec le révolutionnaire mexicain Diego Riviera, son décès très jeune laissant derrière elle une oeuvre considérable, de l'autre je ne connais rien d'autre que le titre. Et le visuel de couverture avec la mention "roman noir". Pourtant ce choix n'est peut-être pas un pur hasard, comme le choix d'une lecture à un instant T reflète une subjectivité, une humeur passagère. On passe d'une lecture à l'autre selon son humeur, certains livres demeurent parfois inachevés ou sont achetés pour une lecture ultérieure qui aura lieu ou pas. On peut comme Montaigne faire le portrait de soi-même ou un autre lecteur à travers la description de sa bibliothèque. L'auteur trace un chemin que le lecteur est libre de poursuivre à sa guise ou de ne pas emprunter. Je lis rarement des romans noirs. Frida Kahlo a su parer sa douleur et son malheur de couleurs éclatantes. Écrire pour soi ou pour les autres ? En tous cas par nécessité ? Souvent on commence par un journal intime, mettre les choses à distance. Peut-être c'est en partant de sa propre expérience qu'on peut essayer d'aller vers les autres. Partager ce qu'il peut y avoir de positif...



L'innocence rime-t-elle uniquement avec l'enfance ?

Que murmure l'expérience ? Elle répond : non, sans équivoque. Faut-il s'en réjouir ou s'en affliger ? La réponse demeure incertaine, tant l'innocence elle-même se dérobe aux jugements simples. Car l'innocence est à la fois faiblesse et puissance.

Faiblesse, en ce qu'elle expose, qu'elle livre l'âme sans défense aux vilaineries du monde, aux regards calculateurs et aux volontés dominatrices.

Mais elle est aussi une force silencieuse, presque souveraine : celle qui préserve de la médisance, qui détourne des calculs stériles, et qui incline l'être vers un ravissement paisible, une capacité rare à s'émerveiller encore des beautés simples, malgré l'usure du temps et le poids des désillusions.

Ce premier ravissement est une grâce : une suspension du tumulte, une clarté intérieure où l'esprit, délivré de la défiance, repose dans une forme d'heureuse ignorance. Non pas ignorance au sens de carence, mais comme un voile protecteur, une distance salutaire à l'égard de la corruption des choses et des Humains.

Dans cet état, l'âme ne se méfie pas encore, elle accueille ; elle ne soupçonne pas, elle contemple. Elle demeure intacte dans sa confiance, et trouve dans cette pureté même une forme d'élévation.

Mais ce ravissement-là n'est jamais sans péril.

Car l'innocence, lorsqu'elle glisse vers l'insouciance, peut perdre de sa vigilance et se trouver désarmée face à ceux qui contestent, qui manipulent, qui altèrent. Elle cesse alors de peser dans la balance des consciences lucides. C'est là que survient l'autre sens du ravissement, plus sombre, plus insidieux : celui de l'enlèvement, de la dépossession. Ravir, voler. L'innocence peut être ravie.

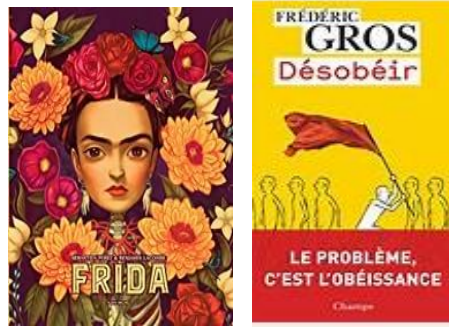
Arrachée, presque à l'insu de celui qui la porte, par l'expérience brutale, la trahison, ou la simple répétition des désillusions. Elle n'est plus alors cet état paisible que l'on habite, mais une chose que l'on a perdue ou que l'on croit avoir perdue. Quelque chose a été pris, subtilisé, dissipé dans l'épaisseur du réel. Alors elle vacille, se trouble, se transforme. Elle perd de sa clarté sans jamais s'abolir entièrement. Elle devient discrète, presque clandestine. On croit l'avoir laissée derrière soi, abandonnée quelque part entre deux renoncements, dissoute dans l'apprentissage nécessaire de la dureté. Et pourtant, elle persiste.

Elle revient, parfois, dans un regard dépourvu d'artifice, dans un geste qui ne calcule rien, dans un élan qui échappe à toute stratégie. Le ravissement des innocents, dès lors, prend un sens plus profond, plus ambigu. Il n'est plus seulement cet enchantement tranquille qui élève l'âme, ni uniquement cet arrachement qui la dépouille. Il est peut-être le passage de l'un à l'autre. Ce moment où l'on comprend que l'innocence n'a pas été anéantie, mais déplacée, soustraite à l'évidence pour être dissimulée en des lieux plus secrets de soi. Elle ne réside plus exclusivement dans l'enfance ; elle survit dans les fragments préservés de notre être, dans ce qui, obstinément, résiste à l'endurcissement du monde.

Car grandir n'est pas nécessairement perdre. C'est parfois apprendre à veiller autrement sur ce qui en nous demeure vulnérable, à protéger sans étouffer, à préserver sans nier.

Et si le ravissement n'était, au fond, ni une simple disparition ni une pure extase, mais une épreuve ? Une épreuve subtile, presque initiatique, par laquelle se révèle ce qui, en dépit des blessures, demeure intact, incorruptible et silencieusement vivant.

## Frida Khalo, désobéir pour vivre ! / Texte d'Arlette Bourse



Frida Kahlo incarne une forme singulière de désobéissance, intime et politique. Toute sa vie, elle a refusé les normes imposées, celles du corps, du genre, de l'esprit.

Marquée très jeune par la maladie, elle transforme sa souffrance en création. Sa désobéissance est aussi identitaire, elle revendique ses racines mexicaines et elle adopte une apparence forte. Elle refuse de se conformer aux diktats sociaux, vivant selon ses propres règles, quitte à choquer.

Chez Frida, désobéir n'est pas un simple refus, c'est un acte de survie.

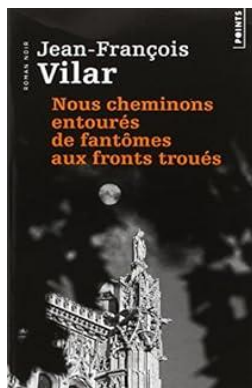
## Espérer, toujours espérer / Texte Alain Bellet



Depuis qu'il avait gagné le littoral fouetté par les vents de décembre, Nathan voulait retrouver le chemin de l'espérance. Il en avait tant rêvé ! Il voulait savoir ce qu'il était advenu des jeunes trépassés qui avaient disparu dans les eaux vertes.

L'eau lui arrivait à la ceinture et l'homme sans nom avait longtemps marché sur le sable avant d'avancer vers le large sans se soucier d'avoir encore pied.

Il progressait d'une allure égale. Sans hésiter, partant à la recherche de ce qu'il appelait le chemin des âmes. Nathan Le Sage, était-il devenu irraisonnable ? Depuis la découverte de la légende des terres neuves, Il s'était imaginé pouvoir communiquer avec les deux jeunes pêcheurs de morues qui avait sombré dans les eaux troublées d'un l'océan déchaîné. Sans la moindre crainte, Il progressait à pas réguliers, comme si l'eau se retirait brusquement sur son passage. Il allait réaliser cette folie de progresser entre deux marées, celle de l'enfer et celle de paradis. Nathan croyait en la sauvegarde des âmes pures et pour lui, les deux jeunes matelots n'avaient pas pu sombrer au creux des vagues sans l'aide d'une divinité maritime. Leurs esprits naviguaient-ils toujours en bordure d'écume ? Nathan penchait pour la marée de paradis, sauvegarde inattendue des apprentis naufragés. Grimpant sur l'îlot rocheux qui bordait la rade, il s'allongea pour reprendre son souffle, décidant une fois pour toutes que les petits marins devaient être arrivés à bon port, à l'abri d'une rade salubre.



*Il faut bien avancer avec nos fronts troués  
Généalogie et secrets,  
Démêler les nœuds de conflits  
Vies entravées et esprits possédés  
Avancer avec ce que l'on fantasme du passé  
Mental désorienté et traumatismes cachés*

### **Qui a peur des fantômes qui rôdent sur les chemins de nos vies ?**

Des douleurs prennent racine dans les chaos et les guerres.  
Nous ne pourrions pas, faute de les nommer, les laisser vivre dans l'ombre...

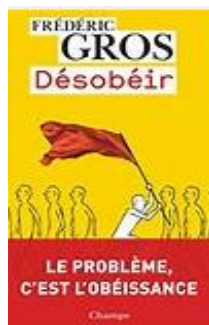
Des faits historiques ou bien leurs fantômes en reflets insaisissables, sont exposés dans des livres.  
Les bribes décousues d'un vécu traumatique s'échappent de la bouche d'une maman dévastée.  
Maman débite, en faisant la vaisselle, son idée du monde, en morceaux, fracassée.  
Des petites oreilles à ses côtés tentent de capter un semblant de transmission.

Des tragédies familiales si lourdes, comme une chape de tristesse à trimballer .  
Membres fantômes des soldats rescapés des tranchées.  
Pensées fantômes des ancêtres, de nos généalogies violentées.  
Souffrances invisibles ou visibles en transparence,  
Quand les âmes et les corps laissent voir les démons du passé.

Faut-il en effacer les traces ?  
Ou bien graver ces ombres dans les mémoires ?  
Peut-être existe-t-il aussi de gentils fantômes qui fanfaronnent autour de nous,  
Dans les moments joyeux de célébration et de gaieté ?

La paix est une belle œuvre à réaliser.  
La solution serait d'apaiser les esprits et les âmes  
Tendre vers la confiance l'espoir et le bien vivre,  
Mais quel est le remède ?

## Désobéir, un slogan de philosophe ou de publicitaire... Loin d'une évidence ou d'un geste à accomplir / Texte de Patricia Baud



Sylvain revenait de la guerre, pas celles connues par tous, les luttes épuisantes du quotidien, de personne à personne, homme ou femme, partisan ou raisonneur.

Non, d'une grande guerre, celles qui accablent même les moins généreux. Celles qui arrosent les cœurs d'amertume et de rancœur. Où les pourquoi s'accumulent. Celles qui font peur, militaires ou civils. Celles qui touchent les plus innocents...

Sylvain en revenait, une expérience non-contrôlée qui lui faisait baisser la tête. Comme un coupable, il avançait dorénavant le dos courbé, vulnérable, délaissé...

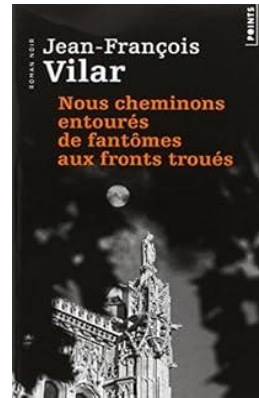
La guerre bien qu'imposée, c'est avant tout personnel. Son estomac dans les talons. C'est bien connu quand ça va mal, il avançait. Ses souliers devenaient de plus en plus lourds, du poids des laisser-faire, des trop à dire. Est-ce lui qui titubait où le sol devenu mouvant face à ses manques. Seule sa décision le maintenait... Désobéir, toujours désobéir, comme une obsession, un nouveau sens à sa vie.

Le premier geste fut de confectionner un drapeau. Un étendard à lui, symbole pour sa première lutte. Quelque chose qui lui parle, l'identifie où il peut se reconnaître à cent pour cent, sans l'avis des autres. Il ne voulait pas rivaliser avec l'histoire mais retrouver son propre itinéraire.

Un fond orange brillant, irradiant, lumières contrastant les ténèbres, se développait en trame. Un bleu profond recouvrait par touches en étoiles l'étoffe, organisées en petites galaxies connectées, signifiant l'étendu du monde et ses différences.

Du rouge, un grand halo de rouge. Sylvain avait choisi un rouge vif, pour la contestation, celle d'aujourd'hui et de demain, sans interruption. Et un petit cigle au centre, il a mis du temps avant de le trouver, une baleine ou un dauphin, les deux imbriqués. Des mammifères marins retournant à leur origine, la mer, l'océan des possibles, la vie naturelle, sans entrave.

Puis il était descendu dans la rue, sa rue et commença à remonter, remonter dans le sens contraire de tout mouvement de foule. Non, par contradiction, mais pour se redéfinir en volontaire, en libre arbitre. En être ou ne pas en être, voici la question. L'ultime choix dans la décision, jusqu'à désobéir, quel que soit ... ?



Comment échapper à l'éternelle violence de la réincarnation de ces fantômes au front troués ? D'abord ne jamais oublier, écouter les survivants, ne pas tomber dans les pièges du déni ou de la réécriture de la réalité des faits. Seul l'espoir peut apaiser la douleur et permettre de vivre le mieux possible.

Et ne jamais oublier « qu'il ne suffit pas d'avoir été persécuté, pour ne pas devenir persécuté », d'où la nécessité d'une vigilance exigeante de la part d'hommes et de femmes sages.

L'éternel recommencement de l'horreur est une histoire, une bombe infinie. Comment y échapper à titre personnel et collectif ?

Au lieu de chérir, d'idolâtrer des personnages fictifs, si on mettait en avant tous ces fantômes qui cheminent, la liste pourrait être longue (Hitler et les nazis, Pol Pot et ses camps pour intellectuels, Staline et le goulag, les extrémistes religieux pour ne citer que les plus connus, les victimes de génocide) pour les diaboliser... Une sorte d'exorcisme collectif, pour que cela ne se reproduise plus.

Après chaque révolution un espoir, après chaque guerre, on espère que ce sera la dernière. On pense que les hommes et les femmes ont compris, et bien non ! Et le pire c'est que dans certains cas les accords de paix sont, du fait de leurs contenus, une source de conflits à venir, plusieurs années plus tard. Le message serait : Il faut cesser cette machine infernale, chacun doit pouvoir vivre en paix, dans le respect de ses idées, de ses convictions religieuses ou pas. La vie est éphémère, on va tous et toutes mourir, à quoi bon se massacrer ?

Pourquoi cette méchanceté, cette manipulation de certains, ce besoin de pouvoir par la force ?

« Poussière tu étais, poussière tu seras ». Par pitié ne reproduisez pas ce que vous avez subi, les générations de vos enfants et des enfants des tyrans n'ont pas à subir une vengeance éternelle.

Restez enfant, un enfant à la base c'est innocent. « Prendre un enfant dans ses bras » Yves Duteil.

Comme dit et chante mon amie Zaz, donner de l'amour, parler aux autres avec empathie, ça fait du bien. La situation actuelle et la mentalité du monde est triste, grave, ça ne fait rien, à titre individuel donner l'exemple. Rome ne se fait pas en un jour, et une personne positive plus une autre, plus une autre doit conduire au firmament.

Pratiquer la technique du colibri. Dans une interview célèbre et un livre, Simone Veil a raconté son histoire tragique dans les camps de concentration, le froid, la faim, les humiliations, l'odeur de la mort, des fours crématoires, et aussi à son retour, les nouvelles humiliations et les embûches pour qu'elle ne parle pas. Elle a affirmé que seul l'espoir que la Shoah ne sera pas oubliée apaise sa douleur.

Garder toujours l'espoir d'un monde meilleur, ne pas abdiquer, résister. Tous les problèmes, toutes les horreurs ne sont que temporaires, et un jour vient où ils ou elles cessent. Mémoire, vérité, exigence, pardon, empathie, espoir.



Tous les visages ont une part d'ombre et de mystère.

Celui-ci a fier allure, sous le poids de sa couronne, bien des secrets se dissimulent, prêts à être dévoilés ou négociés, pour garder le pouvoir.

Sa beauté est diabolique, son esprit est pernicieux, des atouts pour triompher, s'enrichir, dominer. Affirmer sa toute-puissance, charmer insidieusement en déclamant quelques vers, la ruse aux bords des lèvres pour séduire, séduire les courtisans. Son imagination n'a pas de limite, elle en abuse et se délecte, lorsque le piège se referme sous ses jupons dans la " Cour d'amour". Qui oserait l'a soupçonner, de fomenter des complots pendant les fêtes galantes ? Pour évincer les conspirateurs au son de la musique médiévale ? Pour étouffer les cris, les musiciens jouent de la cithare, du luth, de la flûte... Les troubadours complices, ont plus d'un stratagème dans leur escarcelle. Aux rythmes des percussions, entrons dans la danse, la "ductia" permet le rapprochement, les regards coquins, un mot doux. La proie est repérée. Fardée et sensuelle, elle se dirige vers un jeune noble, son poignard caché sous sa robe. La belle saisit sa main, l'entraîne dans une farandole macabre. Dames et damoiseaux s'empressent de les rejoindre. Au détour des bosquets, les couples se forment, s'enlacent... Avant l'assaut final, ensanglanté, le joli minois s'extase et s'abandonne !



Ce que l'on ne voit pas  
Elles disent :  
« Regarde bien... mais regarde autrement.  
Ce que tu crois comprendre  
n'est que la surface qui tremble. »  
Lui, répond en silence,  
les yeux chargés d'histoires :  
« Je vois des forces, des luttes,  
mais aussi des mondes qu'on ignore. »  
Alors les images parlent entre elles  
— pas comme des miroirs,  
mais comme des portes entrouvertes.  
L'une murmure :  
« On me voit forte, debout, éclatante...  
mais personne ne voit mes tempêtes calmes,  
mes nuits sans bruit,  
mes batailles sans armes. »  
L'autre confie :  
« On me croit solide, ancré, impassible...  
mais je suis fait de fissures invisibles,  
de doutes que je cache  
dans le pli de mes épaules. »  
Et soudain, tout bascule—  
Le regard change de côté.  
Ce n'est plus une femme,  
ce n'est plus un homme,  
ce sont deux vérités  
qui refusent les étiquettes.  
Deux façons d'exister  
dans un monde qui simplifie trop.  
Alors elles concluent, ensemble :  
« Ce que tu vois n'est jamais complet.  
Approche, ressens, écoute...  
car l'essentiel ne se montre pas—  
il se devine. »